LE BON FERMIER

LE BON FERMIER.

COMEDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

Représentée pour la première fois, le 27 ventôse de l'an 3e. de la république, sur le théâtre de la rue Feydeau, par les artistes du théâtre Français.

PAR LE C. J.-A. SÉGUR, le cadet.

Prix 40 sols.

A PARIS.

Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique et d'Estampes, ci-devant rue Honoré, maintenant, rue Vivienne, N°. 8.

PRÉFACE.

Mon intention, en donnant au théâtre, et en faisant imprimer cette pièce que le public a reçu favorablement, a été de faire connoître à toute la France une bonne action qui doit plaire à toutes les ames sensibles, un acte de générosité qui ne doit pas être perdu pour l'histoire, un trait de vertu qui honore l'humanité.

Après ces tristes temps de deuil, de souffrances, de tyrannie, après ces jours horribles où l'on ne voyoit qu'emprisonnemens, spoliations, assassinats juridiques et massacres : le cœur est atristé, l'ame est flétrie, l'esprit est enclin à la misantropie, il est nécessaire pour rallumer l'amour de l'humanité si nécessaire à l'ordre social dont il est le lien, de présenter aux yeux, quelquas tableaux plus doux, de raviver nos sentimens par des images plus consolantes, et de nous racommoder avec le genre humain, en nous rappelant que, même dans ces jours de crime et de terreur, pueiques vertus ont osé faire briller leur éclat, et qu'on a vu quelques hommes courageux et bienfaisans arracher l'innocence à la misère et essuyer les larmes de la vertu persécutée. Malheureusement, de semblables traits ont été rares, mais ils n'en méritent que mieux d'être sentis, d'être connus, d'être honorés. Ne laissons pas perdre un de ces éclairs de générosité qui ont lui au milieu des ténebres et des

horreurs de la tyrannie; ils ont précédé, amené la lumière qui vient enfin de dissiper cette nuit désastreuse. Rassemblons tous ces foibles rayons, formons-en un faisceau qui nous guide, qui assure notre retour à la vertu, éclaire les complots du crime et fasse pâlir et trembler les scélérats.

Mon intention a été, en même temps, de joindre mes accens à ce cri des familles qui retentit dans tous les cœurs, et qui fera, tôt ou tard, triompher la justice, des combinaisons d'une fausse politique et des calculs honteux d'un intérêt mal entendu. L'opinion publique qui se forma et qui annonce la volonté d'un peuple juste, démontrera bientôt, je l'espère, que la saine politique qui mène à l'estime universelle, que la bonne foi, sans laquelle il ne peut y avoir ni richesse, ni crédit public, que l'humanité base de toutes bonne législation, que la raison qui doit imposer silence à toutes les passions, que la justice enfin sans laquelle il n'existera jamais de liberté, veulent, exigent, commandent qu'on restitue aux héritiers des victimes innocentes de la tyrannie le bien dont on les a dépouillé, et que nous ne pouvons, sans nous déshonorer, garder ces biens confisqués par des arrêts reconnus pour des assassinats juridiques et prononcés par des juges qu'on punit comme voleurs et comme meurtriers. L'humanité seule dicte sur ce point mon opinion, elle n'est influencée par aucun intérêt personnel, puisque par un bonheur qui tient du miracle le sort a préservé mon père, mon frère, toute ma famille des coups cruels qui ont frappé tant de têtes irréprochables. Je n'ai été animé, en composant cet ouvrage, que par le sentiment général et profond de pitié que tant de malheurs ont du inspirer à toute ame

sensible ; il m'a porté à me placer au rang des défenseurs de cette foule d'infortunés qui sont plongés dans le deuil et dans la misère. La pensée est enfin sortie de ses chaînes : nos législateurs doivent aimer à entendre la vérité, j'ai cru que mon Bon Fermier pourroit donner à la fois et un bon conseil, et un bon exemple.

CATALOGUE

Du fond de commerce du C. Huet, rue Vivienne, nº 8,

LIVRÈS NOUVEAUX.

Sophie, ou les mémoires d'une jeune religieuse. 1 vol. in 8º.	3 l.
St. Fleur et Justine. 2 vol. in 12.	5 l.
Le Théisme. 2 vol. in 12.	5 l.
Géographie. 1 vol. in 8º.	5 l.
Traité d'éducation.	3 l.
Pensées philosophiques d'un vrai républicain	2 l. 10 s.
Ma prison, par J. A. Ségur, le cadet.	2 l.

PIÈCES DE THÉATRE.

Allons, ça va, vaudeville en un acte.	1 l. 10 s.
Toute la Grèce, opéra en un atce.	1 l.
La prise de Toulon, comédie en un acte, mêlée d'ariettes.	1 l. 10 s.
L'amour filial, comédie en un acte, mêlée d'ariettes.	2 l.
Paul et Virginie, opéra en trois actes, mêlé de morceaux de musique.	2 l.
Romeo et Juliette, opéra en trois actes.	2 l.
Lodoiska, opéra en trois actes.	2 l.
La Famille indigente, comédie en un acte, mêléede morceaux de musique.	1 l. 10 s.
Claudine, comédie en un acte, mêléé de morceaux de musique.	1 l. 10 s.
Le Batellier, comédie en un acte, mêlée de morceaux de musique.	1 l. 10 s.
Les Montagnards, vaudeville en un acte.	1 l. 10 s.
L'Ecolier en vacance, comédie, mêlée de musique.	1 l. 10 s.
Elisa, opéra en trois actes.	2 l.
Sophronime par Demoustier.	1 l. 10 s.

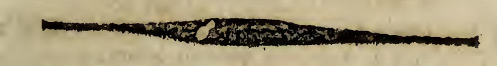
Le prisonnier français à Liège, vaudeville en un acte. 1 l. 5 s.
Encore des Bonnes Gens, vaudeville en un acte. 1 l. 5 s.
L'Auberge isolée, vaudeville en un acte. 1 l. 5 s.
Le Bon Fermier, comédie en un acte. 2 l. 10 s.

MUSIQUE.

Le citoyen Huet s'occupe de donner au commerce de ce genre, toute l'activité dont il est susceptible. Il vient d'acquérir un fond de musique considérable et se propose d'en publier le catalogue séparément. Ce catalogue se distribuera dans le courant de Prairial prochain. Il sera envoyé franc de port par la poste aux personnes qui le demanderont.

Collection des costumes du théâtre de la rue Feydeau.

La quatrième livraison va paroître incessamment ; elles coûtent chacune 5 liv.



PERSONNAGES.

MORIN, *fermier.*	*Le C. Mollé.*
CATHERINE, *sa femme.*	*la C. Lachassegne.*
LUBIN, *garçon de ferme.*	*Le C. Dazincourt.*
UN NOTAIRE.	*Le C. Florence.*
VERSEUIL, *fils.*	*Le C. Symphal.*
ELISE, *sœur de Verseuil.*	*La C. Mars.*
AGATHE, *fille de Morin.*	*La C. Mezerai.*

La scène est dans une ferme à dix lieues de Paris.

Verseuil est vêtu d'une redingotte usée et d'une veste et culotte noires. Il est âgé de 25 ans.

Elise a un pierrot brun usé avec un ruban noir sur ses cheveux et un autre à son corset. Elle est âgée de 14 ans.

LE BON FERMIER.

COMÉDIE EN UN ACTE

La scène représente une salle meublée simplement : on voit des livres dans une bibliothèque, un bureau, une table, un grand fauteuil, un pupitre, etc.: à travers la porte du fond, on voit l'extérieur de la ferme.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORIN *est à faire des comptes sur la table*, CATHERINE *fait tourner un rouet*, AGATHE *file tristement.*

MORIN (*à part*),

Diable! quand j'aurai tout payé, il ne me restera pas grand chose; n'importe, je me serai satisfait; le notaire va venir; je n'ai plus qu'à signer, et à lui remettre ce qui manquoit à la somme que j'avois envoyé..... Cela terminé, la ferme sera bien à moi, pour le coup, et j'aurai pu en disposer. J'ai une impatience que ce notaire arrive! Quelle joie pour moi.

CATHERINE.

Qu'as-tu donc Morin, à être si satisfait? Qui croiroit à ton bon cœur en te voyant si joyeux! ta gaité me chagrine.....

MORIN.

Eh! pourquoi donc ça ma femme?

CATHERINE.

Ah! tu m'entends de reste, quand tu songes que ce bon Verseuil, propriétaire de notre ferme, si humain, si aimé, a péri..... et comment encore, par un jugement si injuste.

MORIN.

Ah! que veux-tu. Tiens ne parles pas de cela, ça fait trop de mal, et nous n'y pouvons rien.

CATHERINE.

Ce cher homme! comme il nous aimoit..... sa belle maison, il ne l'habitoit presque jamais.

MORIN.

Il préféroit cet endroit modeste au milieu de nous, de notre ferme.

CATHERIND.

Tout ici rappelle son souvenir. Je vois encore la place où ces cruels vinrent l'arrêter.... Ici il nous fit ses derniers adieux..... Autrefois! le voir toujours, ses enfans élevés avec les nôtres..... et à présent.....

MORIN.

Finis donc, Catherine, quand je te dis que tu me fais du mal.....

CATHERINE.

Encore un mot mon ami. Son fils, ce Verseuil si doux, si sensible, sa sœur Elise, si tendre, tu es bien sûr qu'ils sont sauvés.

MORIN.

Si j'en suis sûr! ah! parbleu, serois-je ici tranquille sans cela ?

AGATHE (*laissant tomber son fuseau*)

Ils sont sauvés, quel bonheur!

MORIN.

Bien ma petite Agathe! j'aime cette sensibilité là.

AGATHE (*essuyant ses yeux*).

Ah! papa, ce n'est point que je pleure!

MORIN.

Et pourquoi t'en défendrois-tu, mon enfant? C'est de bonnes larmes que cela. Qui ne connoit pas celles de la compassion, ne versera jamais celles du bonheur.

CATHERINE.

Dis-nous donc un peu..... car tu nous as si mal conté tout cela. Tu les avois trouvés à Paris ces chers enfans.

MORIN.

Pardi sûrement; parti d'ici avec les signatures de tout le canton, qui attestoient le patriotisme de ce malheureux homme, j'arrive avec confiance.....

CATHERINE.

Comment cela ne le sauvoit-il pas ?

MORIN.

Ah! bien, oui; le sauver..... cela hâta sa perte..... tiens ma femme, il ne faut pas juger

des autres par soi. J'ai été dans un chagrin !.... dans une douleur !.... je ne me suis pas perdu, parce que j'ai songé que j'avois deux enfans de plus après la mort de cet infortuné.

AGATHE.

Ah ! papa que vous êtes bon ! aussi, comme ils vous aimeront !

CATHERINE.

On les poursuivoit donc aussi ?

MORIN.

Comment, sans doute ; ils étoient chassés de par-tout, sans secours, sans azyle assuré.

CATHERINE.

Et tu les as trouvé !

MORIN.

Après avoir cherché long-tems dans un grenier que la pitié leur avoit accordé pour quelques jours.

CATHERINE.

Dans un grenier !....

MORIN.

Oui, dans un grenier, sans pain, presque sans vêtemens, tremblans au moindre bruit..... Quelle position ! hélas ! trop de personnes l'ont connue !

AGATHE.

Ah ! que cela fait de mal !

MORIN.

J'arrive à l'instant où l'on avoit découvert

leur retraite; une minute de plus !... ils étoient arrêtés..... Mais moi, je les prends, je les entoure de mon manteau; tous trois ne faisoient plus qu'un : à l'aide de la nuit et de cette bonne providence, par un miracle, nous échappons, et je les conduis ici près, dans un lieu, où il étoit impossible de les trouver.

CATHERINE.

Tu n'as pas même voulu nous dire où étoit leur azyle.

MORIN.

Je n'avois garde. Une indiscrétion étoit si dangereuse! mais à présent qu'il n'y a plus rien à craindre; que la justice, l'humanité, l'emportent sur le crime; ils vont reparoître, je vais les envoyer chercher.

AGATHE.

Quoi, mon père! quoi Verseuil..... je veux dire Elise, sa sœur..... nous aurions le bonheur de les voir?

MORIN.

Oui, mon enfant, et je te prédis qu'ils seront bientôt ici..... Et tu t'étonnes si je suis joyeux! (*à part*). Pardieu, j'ai de bonnes raisons pour cela.

CATHERINE (*embrassant Morin*).

Viens que je t'embrasse. Ah! que tu me fais de bien..... Voilà une ame cela!

AGATHE (*à part*).

Ah! mon pauvre cœur! c'est trop; c'est trop pour toi à la fois!

CATHERINE.

Mon ami..... Mais dis moi, n'est-ce pas trop tôt encore les faire paroître? Si les choses changeoient, si la terreur.....

MORIN.

Y penses tu, ma femme, la terreur revenir; cela est impossible; elle ne souillera plus la France : *Nous le jurons tous....* Tout ce qui est bon et honnête n'a été que foible en laissant dominer les tyrans, mais une seconde fois ce seroit un crime..... Crois moi, les amis de l'ordre, de l'humanité se réuniront contre l'oppression. Je te le répète encore : *nous le jurons tous.*

CATHERINE.

Tu me rassures, tu me transportes! crois que notre sexe se joindrait aussi au tien. Dans toutes ces horreurs, il ne t'a pas cédé en courage.

MORIN.

Au contraire, il en a peut-être montré d'avantage; aussi les homme l'adoroient, et plus que jamais il faut qu'ils le respectent,

CATHERINE.

Une chose me tourmente encore, mon ami..... Cette terre, cette ferme, à qui cela va-t-il appartenir? Est-ce que vu l'atrocité de ce jugement.....

MORIN.

A qui..... Et parbleu cela va sans dire..... A celui qui l'achettera.

CATHERINE.

Comme tu dis cela donc, je ne te reconnais pas, songe qu'il ne restera rien à ces infortunés, tu devrois sentir de la peine ?

MORIN.

Laisse-moi, tiens; j'ai affaire, tu me prends là dans un bon moment !..... (*à part.*) Notre notaire n'arrive pas.....

CATHERINE.

Il y a comme cela des choses de toi que je n'entends plus du tout.

MORIN.

Ah ! bien, tant pis pour toi. Laisse-moi, vas à nos ouvriers..... Je suis occupé. Agathe suis ta mére. Eh ! bien, est-ce que l'on sort comme cela sans m'embrasser. Et toi (*l'embrassant.*) Agathe.....

CATHERINE.

Ah ! tu savois bien que cela était impossible.

SCÈNE II.

MORIN, *seul*

Ma joie les surprend, je le crois bien, elles ne se doutent pas que je rends à ces pauvres jeunes-gens le bien de leur père..... J'aurois mal fait de le dire à ma femme..... Je veux jouir de leur surprise à tous..... Ah! l'acquisition est un peu forte! je ne suis pas riche; je ne suis qu'à mon aise..... C'est égal, le ciel m'a donné une ame sensible et ne m'a fait que le

dépositaire de ma fortune, elle appartient aux malheureux..... Mais ce notaire..... deux heures pour venir de chez lui. ... nous ne sommes qu'à trois lieues de la commune. Ah! Dieu soit loué, le voici.

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, MORIN.

MORIN.

Eh! arrivez donc mon ami, je vous attendois avec une impatience.....

LE NOTAIRE.

Je m'en suis bien douté; mais les affaires ne vont pas comme on voudroit.

MORIN.

Abrégeons : notre contrat d'acquisition, l'acte qui les met en propriété, tout cela est-il prêt?

LE NOTAIRE.

Oui, les voici.

MORIN.

Signons vîte, ne perdons pas de temps.

LE NOTAIRE.

Un moment, Morin, vous n'écoutez que votre cœur, mais il est de mon devoir de vous faire observer que d'employer tous vos fonds à cette acquisition, n'est pas sage; il faudroit réfléchir.

MORIN.

Réfléchir, mon ami, quand il s'agit d'une action bonne, juste.....

LE NOTAIRE.

Enfin j'ai cru devoir vous donner le moyen de revenir sur la chose ; si vous le voulez, quelqu'un prendroit votre marché.

MORIN.

Céder mon marché ! me priver du bonheur de sauver cette famille malheureuse !

LE NOTAIRE.

Songez que jusqu'à l'argent destiné à la dot de votre fille se trouve employé.

MORIN (*avec sensibilité*).

Crois-tu donc, mon ami, que je n'y aie point songé ? mais je l'associe à cette bonne action.

LE NOTAIRE.

Je ne dis plus rien..... que vous me causez d'admiration !

MORIN.

Mais mon ami, je ne vois rien là que de très-naturel ; la providence daigne se servir de moi pour secourir l'innocence opprimée.... Il y a beaucoup de choses comme cela, que l'on croit belles, et qui paroîtroient simples si l'homme n'étoit pas corrompu.

LE NOTAIRE.

Vous m'étonnez toujours. Comment, ne

vous étant occupé que de travaux rustiques, avez vous une philosophie ?.....

MORIN.

Ce n'est point de la philosophie ; c'est un bon cœur..... D'ailleurs, voyez-vous ces livres, ils sont bons, bien choisis ; je les ai lus souvent avec l'ami que nous pleurons, voilà mon école.

LE NOTAIRE.

Il n'y en a pas de meilleure.

MORIN.

Allons, allons, venez mon ami, que je vous donne le reste de notre somme..... Je vais appeller Lubin, et pendant ce temps l'envoyer chercher nos jeunes gens ; grâce à vous, je suis en état de les bien recevoir. Lubin ! Lubin !

SCENE IV.

LE NOTAIRE, LUBIN, MORIN.

LUBIN.

Quoi ? monsieur Morin, que voulez-vous ?

MORIN.

Ecoute, mon ami, je veux te donner une commission bien importante.

LUBIN.

Diable, importante, à moi !..... Voyez-vous ça, chien !

MORIN.

Oui à toi, et qui peut satisfaire à-la-fois ton cœur et ton amour-propre.

MORIN.

Ah! pour ce qui est du cœur, je dis.....

LUBIN.

Tu aimois Verseuil?

LUBIN.

Si je l'aimois, ah! presqu'autant que vous... c'est tout dire, ça.

MORIN.

On t'a dit que j'avois eu le bonheur de sauver ses enfans.

LUBIN.

Entre nous, franchement j'ai bien compris... j'ai entendu..... quelquefois : mais comme vous ne vouliez pas qu'on sût cela, je n'écoutois qu'à moitié.

MORIN.

Eh bien, mon enfant, apprends que je les tiens cachés depuis cinq mois..... dans cette petite ferme isolée, là, tout près d'ici.

LUBIN.

Quoi! chez Jérôme, ce bon, cet excellent homme?.....

MORIN.

Justement..... Il faut que tu ailles chez lui, à l'instant; que tu lui dises que tu viens chercher les jeunes gens, et tu me les amèneras.

LUBIN.

Bien, bien, quelle joie ! quel contentement !..... J'y cours..... Mais voudra-t-il me croire ?

MORIN.

Tu lui remettras ce billet. Ecoute encore.... Nous sommes dans un tems calme, il n'y a plus rien à craindre..... cependant, comme ils étoient cachés, il y auroit pour eux et pour toi du danger à les montrer avec trop d'indiscrétion..... Tu m'entends.

LUBIN.

Comment donc ça ? du danger pour eux et pour moi... Est-ce que vous croiriez, monsieur le notaire.....

LE NOTAIRE.

Ah ! du danger, c'est bien fort ; mais comme une surveillance exacte du gouvernement existe toujours et doit toujours exister...... Il est inutile de mettre à cela de la publicité, de l'éclat.

MORIN.

Allons, vas,.... je m'en rapporte à toi et à Jérôme..... (*au notaire*) Venez, mon ami. (*Il sort avec le notaire*).

SCÈNE V.

LUBIN (*les regardant sortir*).

Quest-ce donc qu'il veut dire là, avec cette surveillance..... Ils m'ont fait une peur du

diable avec ce mot là !..... C'est que je les vois encore !..... Un gouvernement..... si j'allois me brouiller avec le gouvernement..... Ce n'est pas qu'à présent je les craigne, ça va bien..... Quel plaisir d'aller chercher ce bon jeune homme, et sa sœur..... Mais comme dit notre fermier, ils étoient cachés, v'là le diable.

SCÈNE VI.

LUBIN, AGATHE.

AGATHE.

Lubin..... mon père, où est-il?

LUBIN.

Là dedans avec le notaire.

AGATHE.

(*à part.*) Je suis d'une inquiétude ! (*haut.*) Tu ne sais rien Lubin ?

LUBIN.

Oh! que si que je sais..... ça me tracasse assez, allez...., Dites donc, vous ne croyez pas qu'il y ait de danger, pas vrai....,

AGATHE.

De danger, et pour qui ?

LUBIN.

Pour les autres..... ni pour moi.

AGATHE.

Je ne t'entends pas du tout!

LUBIN.

Bon ! vous savez bien que je vais les chercher.

AGATHE.

Qui ?

LUBIN.

Mais, eux,..... là bas à la ferme.....

AGATHE.

Qui donc, encore une fois ? Parle.....

LUBIN.

Comme si vous l'ignoriez, les enfans de Verneuil, je vais les amener ici. Votre père m'envoie.

AGATHE.

Ciel !..... Et tu balances ! ..... Cours..... Vole.....

LUBIN.

Paix, paix donc..... Ah! bien oui..... courir, il n'y a qu'à crier aussi, pas vrai ? Et la surveillance donc ! il faut de la tête dans ceci..... Ce n'est pas que j'ai peur..... parceque..... je sais ben ce qu'on m'a dit.

AGATHE.

Je n'y entends rien. Je ne puis comprendre..... Je suis dans une agitation ! dans un trouble !.....

LUBIN (*à part*).

D'abord, s'il y avoit à craindre..... il ne m'y enverroit pas, et puis..... Ciel ! j'entends la voix de Morin, il me croit bien loin. Sauvons nous.

AGATHE.

Eh! bien, vas donc vîte..... vas.

LUBIN.

J'y vais..... il faut espérer que je reviendrai.

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, MORIN,

(*Après qu'Agathe et Lubin sont sortis*).

MORIN.

Notre bonne Catherine, comme elle est curieuse..... Terminons ici promptement, je ne répondrois pas que ma femme, sous quelques prétextes..... Il n'y a plus qu'à signer ?

LE NOTAIRE.

Oui, les actes sont en forme, les témoins et moi, nous avons signé d'avance.

MORIN (*signant*).

Je n'ai jamais mis mon nom avec tant de plaisir.....

LE NOTAIRE.

Je reprends les minutes, et je vais vous remettre les expéditions.

MORIN.

Quelle joie, pour ces pauvres enfans, dépouillés de tout! ah! la fortune leur devoit bien ce dédommagement..... Mais me voilà dans un autre embarras. Comment ferais-je pour leur apprendre ce que j'ai fait pour eux ?

LE NOTAIRE.

Mais la chose paroît simple, il faut le leur dire vous-même.

MORIN.

Moi..... oh! non, non, cela m'embarrasseroit, je serois honteux, ils seroient là à me remercier, à me sauter au col..... J'aime bien qu'ils m'embrassent, mais pas comme cela..... Je ne veux pas d'éloges moi, de remercîmens. Ce que je fais est dans mon cœur, voilà tout.

LE NOTAIRE.

Eh! bien, voulez-vous que je m'en charge.... Vous vous priveriez d'une grande jouissance. D'ailleurs, le leur faire apprendre par un autre, seroit peut-être blesser leur délicatesse.

MORIN.

Oui, cela se pourroit bien, et puis, je suis de bonne foi, je voudrois, s'il étoit possible, jouir du premier moment de leur surprise.

LE NOTAIRE.

Il me vient une idée, ce bureau renferme une lettre de Verseuil le père, à son fils.....

MORIN.

Oui, qu'il lui écrivoit à l'instant, où on l'arracha de mes bras pour le traîner en prison.

LE NOTAIRE.

En lui remettant, ainsi qu'à sa sœur, la clef de ce bureau, qui est rempli de papiers, remettez-leur aussi celle de cette table, enfermez-y les actes, et qu'ils y soient seuls.

MORIN.

Ah! bien, bien, la bonne idée : Alors de loin caché, je puis jouir..... Quelle jóie! quel contentement

contentement pour moi..... Ah ! mon ami (*Il veut mettre le contrat dans la table, et le cache quand Lubin vient.*)

SCÈNE VIII.

Les précédens, LUBIN.

LUBIN.

Les voilà, les voilà qui viennent.

MORIN.

Nos amis, nos jeunes gens, déjà ?

LUBIN.

Je vous dis que les voilà eux-mêmes. Je les ai devancé ; Jacques les conduit.

MORIN.

Diable ! eh bien ! les papiers. Je..... va-t'en les rejoindre, j'ai affaire.

LUBIN.

Ah ! si vous voyez ce pauvre jeune homme, comme il est triste, et sa petite sœur Elize, ça fait tant de peine ; je les ai embrassés, il y avoit si long-temps.

MORIN.

C'est bien mon enfant, c'est bien, va t'en.

LUBIN.

Oui, je m'en vais..... dites donc, cela ne leur fera-t-il pas de peine d'entrer ici : si je les menois d'abord à leur maison.

MORIN.

Eh! non, non, fais ce qu'on te dit, et va t'en.

LUBIN.

Pardon, Monsieur Morin, je les aime tant! j'étois si attaché au père..... Il faut vous dire, monsieur le notaire, que j'étois son fillio..... N'est-il pas bien naturel.....

MORIN.

Vas-t-en.

LUBIN.

Aussi je m'en vais, j'entends, j'obéis..... Il peut vous dire notre bon fermier qu'il n'a pas un garçon comme moi..... D'un mot, d'un geste, d'un coup-d'œil, j'obéis tout de suite.

MORIN (*le mettant dehors.*)

Oui, oui, tout de suite.

LUBIN.

Je ne dis plus mot. Je sors. C'est dit, je sors.

SCÈNE IX.

MORIN LE NOTAIRE.

MORIN.

Enfin, le voilà parti..... ouvrons le tiroir..... Ah! qu'ils seront heureux..... (*Il essaie inutilement la clef au tiroir.*) Eh bien! chienne de clef..... n'est-ce pas eux qui viennent..... Eh bien! elle n'ira pas...... Bon, c'est la clef du secrétaire... Je suis si agité, si enchanté, Ah! c'est bon. (*Il ouvre le tiroir,*) (*Au notaire*) Donnez-moi

les actes..... Donnez-les-moi donc ! (*mettant l'acte dans le tiroir.*) Tenez, mes chers enfans, que vous puissiez à votre tour jouir du bonheur de soulager les malheureux..... Mon ami, il me prend une autre inquiétude : mais *Il referme le tiroir et en tire la clef.*) s'ils alloient refuser.....

LE NOTAIRE.

Refuser mon cher Morin ! ils sont honnêtes, une ame pure s'honore des bienfaits de l'amitié ; la seule jouissance du malheur est de songer que l'on va tout devoir à celui que l'on aime, que l'on estime..... Que d'infortunés à présent sont à portée de sentir cette vérité.

MORIN.

Les voici.

SCÈNE X.

Les précédens, VERSEUIL *fils*, ELISE, LUBIN.

LUBIN (*à Verseuil.*)

Tenez monsieur Verseuil, le voilà.

VERSEUIL (*se jetant avec Elise dans les bras de Morin.*)

Ah ! Morin.

ELISE.

Mon cher Morin !

VERSUEIN.

Pleurer dans votre sein, voilà tout ce qui nous reste.

ELISE.

Oui, pleurer, et toujours ! toujours.....

MORIN.

Du courage, mes amis, vos peines sont là aussi (*posant la main sur son cœur,*) et ce doit être un soulagement pour vous.

ELISE.

Nous vous devons la vie.

MORIN.

Vous ne me devez rien que de ne pas vous laisser abattre par la douleur.

SCÈNE XI.

Les précédens CATHERINE.

CATHERINE.

Où sont-ils, où sont-ils, que je les embrasse. (*Agathe reste dans le fond, s'applique tristement à considérer Verseuil.*)

VERSUEIL (*l'embrassant*).

Ma bonne mere!

ELISE.

Ma chère Catherine !

CATHERINE.

Mon pauvre Verseuil, tu ne peux respirer.

VERSEUIL.

Non ma mere, j'ai là un serrement (*posant la main sur son cœur.*) Ah ! pressez-moi contre votre sein, cela soulage.

AGATHE (*à Verseuil.*)

Combien j'ai pensé à vous! vous avez bien souffert ?

VERSEUIL.

Oui, bien souffert! mais je le sens moins à présent.

CATHERINE (*Embrassant Elise.*)

Ah! combien il y avoit de temps que nous ne nous étions vus! votre retraite étoit près d'ici, et le *méchant* nous l'a laissé ignorer, il ne nous a pas même permis de vous voir un moment.

MORIN.

Non parbleu, je ne me le permettois pas à moi-même! Ce n'étoit pas comme elle le dit la faute du *méchant*, mais des *méchants* qui auroient pu découvrir mon trésor; grace à Dieu, il n'y a plus rien à craindre, et les voilà!

LUBIN.

Non, plus rien à craindre que pour ces maudites gens qui m'ont fait tant de peur.... aussi qu'ils y viennent encore, je leur donnerai une chasse !.....

MORIN.

Lubin, Lubin, point de ces vengeances particulières, elles ne finiroient pas. L'honnête homme n'en connoît point d'autre que la justice, et croyez-moi, cette justice là se fait tôt ou tard.

LUBIN.

Bien ça, il a raison, sarpe-liène !

MORIN (*à Verseuil qui a ses mains sur son visage ainsi que sa sœur.*)

Allons, allons, du courage mon ami; et vous aussi, Elise, si vous m'aimez, du courage !

ELISE.

Ah! mon père, cette foiblesse, vous ne la blamez pas (*montrant son cœur.*)

LE NOTAIRE.

Allons donc, voilà le moment, le plutôt vaux le mieux.

CATHERINE (*à Morin.*)

Dis moi donc ce que tu as tant à faire avec ce notaire ? cela m'inquiète.

MORIN,

Ah ! la curiosité.....

LE NOTAIRE.

Il me semble que le temps s'avance, je crois que Morin a un mot, en particulier, à dire à Verseuil et à sa sœur.

CATHERINE.

Ah! tant mieux, je vais rester, je vais savoir.....

MORIN.

Non, tu ne sauras rien..... (*Au notaire.*) Si nous ne l'emmenons pas, je ne m'en débarrasserai jamais. (*Haut.*) Viens ma petite femme. Le notaire et moi nous allons t'expliquer la raison pourquoi il faut..... que tu ne saches rien. Viens, viens.

SCÈNE XII.

AGATHE, ELISE, VERSEUIL.

VERSEUIL (*regardant Agathe.*)

(*Après un silence, et avoir regardé si tout le monde avait disparu.*) Eh bien, Agathe !

AGATHE.

Mon cher Verseuil !

VERSEUIL (*se jette sur un fauteuil, le front appuyé contre la table.*)

J'ai tout perdu ,..... tout !

AGATHE (*à Elise, sur le devant du Théâtre*).

Oh ! ma chère Elise ! ses pleurs me déchirent ; elles sont bien légitimes.....

VERSEUIL.

Les cruels ! me priver d'un père.... Les barbares ! Tigres féroces, vos cœurs sont-ils satisfaits ? Je n'ai plus de père , ma famille entière a été engloutie dans vos horribles proscriptions ; ma mère expirante de douleur , mon frère , ses enfans traînés à l'échaffaud -- Autrefois tous ici réunis, et maintenant seul ! seul ! cherchant autour de moi , -- et rien, plus rien !..... jusqu'à ma sœur, cet enfant, cette innocente créature,.... la fuite seule a pu l'arracher au fer des bourreaux..... Monstres ! peu contents d'ensanglanter le présent, vos crimes ont atteint l'avenir ; femmes, enfans, tout fut la victime de votre rage ; pas un lieu , pas une famille où vous

n'ayez porté le désespoir et le deuil..... Mais, tremblez, tyrans sanguinaires, pas un lieu, pas une famille, par qui votre arrêt ne soit écrit; -- Je le vois par-tout, la France en est remplie! -- lisez..... La mort pour les assassins.

ELISE (*s'approchant de lui.*)

Mon frère! mon frère! Appaisez-vous, cher Verseuil, vous serez vengé. Nous ne sommes plus dans ces momens affreux où la pitié même était un arrêt de mort; l'humanité règne, tous les bras vous sont ouverts.

VERSEUIL.

O mon père! mon père! j'avois si long-tems encore à jouir du bonheur de vivre auprès de lui! (*Il retombe sur la table.*)

AGATHE.

Rien ne peut le calmer.

ELISE.

Ah! ma tendre amie, voilà l'état cruel dans lequel nous avons passé nos tristes jours.

AGATHE (*à Elise, en la ramenant sur le devant du théâtre.*)

Vous a-t-il quelquefois parlé de moi?

ELISE.

S'il m'en a parlé! ah! même dans ce triste asyle où la terreur nous entouroit..... Il ne m'entretenoit que de toi. Agathe..... Je ne sais si je me trompe! mais je crois que ce n'est qu'à sa tendresse seule, que nous devons son existence.

AGATHE.

O ma chère Elise! je le récompenserai de sa

tendresse.....Il va pour la première fois entendre de ma bouche le secret de mon cœur : vous seule en étiez dépositaire, qu'il sache de moi que son infortune lui livre à jamais le cœur de son Agathe.

ELISE (*avec attendrissement*).

O sensible Agathe..... Mon frère, mon frère, souvent le Ciel a mis un soulagement bien doux à côté du malheur.

VERSEUIL (*se levant avec précipitation*).

Que veux-tu dire Elise ?

AGATHE.

Voilà mon père.

ELISE.

Voilà votre père.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, MORIN.

MORIN.

Agathe, mon enfant, laisse nous, j'ai à parler à tes amis..... et nos enfans..... vas, vas trouver ta mère...... je te rejoindrai tout à l'heure..... tu lui diras, que je suis là un moment avec eux...... que j'ai affaire..... vas mon Agathe...... vas.

AGATHE.

Oui, mon père. (*A part.*) Ciel! que va-t-il se passer..... je tremble.....
(*Elle sort en regardant Elise et Verseuil.*)

SCÈNE XIV.

VERSEUIL, ELISE, MORIN.

MORIN (*après un long silence*).

Allons, voilà le moment. (*A part.*) Je ne sais par où commencer..... Mon cher Verseuil..... Ma bonne Elise..... je vous le dis encore, il faut absolument prendre sur vous, montrer de la force, vous avez beaucoup perdu; mais il vous reste des amis.

VERSEUIL (*en le serrant dans ses bras.*

Oui, et de biens chers!

MORIN (*à part.*)

C'est cette maudite clef, comment diable l'amener? C'est-là le difficile... (*haut*) D'abord, voyez vous, vous trouverez tout ici, comme vous l'avez laissé.

ÉLISE.

Hélas oui! tout, excepté..... tout!...

MORIN.

Vous voyez ces meubles chéris.. ce pupitre, sur lequel il lisoit..... la plume même dont il se servoit et que j'ai conservée avec vénération. Ce fauteuil dans lequel il avait coutume de dormir les après-dîner.....

VERSEUIL, (*Elise et lui, portent leur lèvres sur l'endroit où est marqué l'empreinte de la tête de leur père.*)

Ciel!....

MORIN (*les retirant à lui.*)

Ecoutez donc, écoutez donc..... Vous me

faites du mal..... Il vous aimoit bien ce bon père!....

ELISE.

Ah! son image est à jamais gravée dans nos cœurs.

VERSEUIL.

Oui, jusqu'à la mort!

MORIN.

Il faut que vous sachiez tout, mes enfans..... Il vous a écrit votre père.....

VERSEUIL.

A moi!..... mon père!....

MORIN.

Oui, il vous a écrit au fatal instant où l'on nous séparoit..... Sa lettre cachetée, est depuis ce moment.....

VERSEUIL.

Dans cette table!....

MORIN.

Dans cette table..... dans cette table..... vous m'interrompez toujours.... non, dans ce bureau

ELISE.

Dans ce bureau!....

VERSEUIL (*s'approchant du bureau*).

O mon père!

MORIN.

Ecoutez donc, mes amis; je dis do[illegible] lettre est dans ce bureau.

VERSEUIL.

Eh bien !

MORIN.

Il faut vous en remettre la clef apparemment..... la voilà. (*Il lui donne la clef.*)

VERSEUIL.

Quel moment !..... je vais..... je sens un trouble, un frémissement ! ô mon père !

MORIN (*à part.*)

Ecoutez, j'ai encore quelque chose à vous dire..... j'avois oublié !

VERSEUIL.

Quoi donc, mon père ?

MORIN.

C'est que dans cette table..... Vous savez qu'il s'en servoit toujours.....

ELISE.

De quel intérêt elle sera pour nous !

MORIN.

Vous voyez bien ce tiroir..... Eh bien ! voilà la clef, la voilà !.... si vous voulez l'ouvrir, vous êtes les maîtres..... Vous trouverez ; (*Il met la clef au tiroir.*)

VERSEUIL.

Quoi ?

MORIN.

Que sais-je moi.... des affaires... du papier.....

ELISE.

Dieux ...!..

VERSEUIL.

Peut-être les dernières volontés de mon père !.....

MORIN.

Ah! bien oui..... peut être bien.

VERSEUIL.

Ses dernières volontés..... ouvrons.....

MORIN.

Oui ,..... oui..... ouvrez. (*A part.*) Sauvons nous. (*Il se sauve.*)

SCÈNE XV.

VERSEUIL, ELISE,

VERSEUIL (*avec émotion.*)

Ma sœur..... cet embarras, ce trouble de Morin n'est pas naturel, il faut que ce tiroir contienne quelque chose de bien important ! hâtons nous !..... Ah! si nous avions l'espoir d'obéir encore à ce père chéri, adoré! il nous resteroit une douceur sur la terre. (*Il ouvre le tiroir.*) ..... Un acte..... Oh ! oui ma sœur, ce sont des ordres sacrés pour nous..... lisons..... *Acquisition de la terre de Verneuil par Morin et cession de cette terre par Morin , aux enfans de Verseuil.* (*Verseuil ne respirant plus.*) O ma sœur..... est-il vrai ? ma sœur ! ô! mon Agathe.....Homme généreux..... Vertu première de l'homme ! humanité bienfaisante !..... Ma sœur , courons nous jetter dans ses bras.....

SCÈNE XVI.

MORIN *et tous les acteurs.*

(*Les enfans veulent se jetter aux pieds de Morin.*) Eh bien oui, c'est bon mes enfans..... tenez, je pleure comme vous..... voilà justement ce que je craignois..... Point de tout cela..... point de remercîmens. ... ou je me sauve encore.

ELISE.

Ah! notre vie entière !.....

VERSEUIL.

Elle ne peut être assez longue, pour reconnoître tant de bontés !..... Mais avez - vous pu croire que nous accepterions jamais !.....

MORIN.

Il s'agit bien ici de refuser !..... Et le bureau..... il n'est point ouvert ?.... Cette lettre de votre père ! n'est pas lue ? Quand je vous l'ai dit !.... C'est mal ! très-mal !

VERSEUIL. (*à Morin.*)

Pardon, pardon..... ce trait de générosité si touchante est notre excuse. (*Il ouvre le bureau et prend la lettre.*)

CATHERINE.

Comme il tremble! malheureux enfant !..

VERSEUIL (*baissant la lettre et la décachetant.*)

A mon fils. (*Il lit.*)

« Mon cher fils, on m'arrête, je suis inno-
» cent, ma mort est assurée. -- Ah! je ne puis!...
c'est impossible!.....

AGATHE.

Hélàs, cela le tue!..... que je souffre!

VERSEUIL (*Il continue à lire.*)

» Vous me perdez, vous n'avez plus ni pa-
» rens, ni soutiens, tous ont déjà péri et leur
» sort est celui qui m'attend. Je ne puis vous
» recommander à personne, pas même au res-
» pectable Morin, dont ce serait exposer les
» jours. Pour toi, mon fils, avant d'oser lui en
» faire l'aveu, tu m'avois confié tes profonds
» sentimens pour (*Ici Verseuil laisse tom-
ber sa voix et lit bas.*)

MORIN.

Eh bien! Qu'est-ce donc qui t'arrête?

VERSEUIL (*embarassé.*)

Mon père!.....

MORIN.

Est-ce un mystère que je ne puis savoir?.....
(*Verseuil présente la lettre à Morin d'une main tremblante, après avoir jetté un regard sur Agathe.*) *Morin lisant.*)..... » Avant d'o-
» ser lui en faire l'aveu, tu m'avois confié tes
» profonds sentimens pour Agathe, j'approu-
» vois cette réserve envers elle; et j'allois la
» demander pour toi à son père, mais on m'ar-
» rête..... Maintenant connois ton devoir, il ne
» t'est plus permis d'y songer. Respecte le re-
» pos de cette famille honnête que tu trouble-
» rois..... Adieu, l'on m'arrache à toi.

MORIN.

Comment, mon cher Verseuil, tu voulois t'unir à nous dans l'opulence, et tu peux, dans l'infortune, refuser ce que mon cœur veut faire pour toi !..... Est-ce que tu ne l'aimes plus ?.....

VERSEUIL.

Ma chère Agathe!

AGATHE.

Ah! mon cher Verseuil.

MORIN.

Tu es digne du bonheur, ta soumission pour ton père, ton respect pour ma fille, tout me porte à t'unir elle, voyons à présent si tu auras encore le courage de me refuser.

VERSEUIL.

O mon père ! l'ivresse ,.... l'adoration pour vous !.... Ah ! mettez la main sur ce cœur brûlant, voilà ma réponse.

AGATHE.

Mon père, que de biens à la fois! (*Elle se jette dans les bras d'Elise.*) Ma sœur ! ... ma chère Elise.

CATHERINE.

C'étoit donc pour cela que vous étiez ici, monsieur le Notaire ?

LE NOTAIRE.

Oui, pour remplir les intentions de cette bonne ame si sensible. Mes amis, suivons son exemple, écoutons le cri des familles, qu'il

retentisse

retentisse au fond de notre cœur; comme Morin, trouvons-nous riches de ce que nous restituons à ces infortunés, comme lui, rendons-leur, d'une main, le patrimoine de leurs pères, et de l'autre, occupons-nous sans cesse à essuyer leurs larmes.

Tous.

Oui, oui, c'est le vœu de tous les bons citoyens.

LUBIN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que cela? -- Mes pauvres yeux. -- j'ai n'ai jamais été comme cela, moi!

LE NOTAIRE.

Ah! vous aviez bien raison!

VERSEUIL.

Quel moment, mon Agathe!

AGATHE.

Mon ami, c'est pour la vie.

VERSEUIL.

Oui, mon père, mon bienfaiteur, ma sœur et moi nous acceptons toutes vos bontés, mais il faut les mériter : de ce moment, j'oublie la molesse dans laquelle j'ai été élevé, je deviens le compagnon de Lubin, je partagerai tous ses travaux.

LUBIN.

Ah! je ne demande pas mieux; convenez pourtant que j'ai bien fait de l'aller chercher bravement comme j'ai fait.

VERSEUIL.

Vous n'aurez pas de cultivateur dans votre ferme, plus zèlé, plus laborieux que moi.

ELISE.

Et moi, mon père, je suivrai son exemple; tous mes jours sont à vous.

MORIN.

Bien, bien, mes amis, voilà comme j'accepte votre reconnoissance, voilà comme elle me plait; et pour récompense, je promets à votre sensibilité de bien partager votre bonheur.

VERSEUIL.

O vous, mon père, si vous pouvez m'entendre, écoutez le serment que je fais de prendre à jamais et vous et Morin pour modèle. Il semble qu'un Dieu bienfaisant ait créé sur la terre quelques âmes pures et sensibles comme la sienne, pour consoler nos cœurs, de tant d'horreurs, de crimes et de larmes.

FIN.

De l'Imprimerie de MICHELET, rue des Bons-Enfans, n°. 6.